

Jean Ruffet

Retour à Francfort

«Pour la première fois depuis bien longtemps, il revenait dans sa ville natale»

Thomas Mann. *Charlotte à Weimar*,
Gallimard. trad. Louise Servicen 1945, p. 203.

Le 30 juillet 1797, dans l'après-midi, avec un retard de quatre semaines dont il ne donne pas explicitement la raison, mais où l'on peut deviner l'hésitation d'un homme « arrivé » à rompre avec ses habitudes et à se lancer dans l'inconnu, Goethe quitte Weimar, non pas « clandestinement » comme il l'avait fait onze ans plus tôt, lorsqu'il était parti pour l'Italie, mais officiellement, au vu de tout le monde, emmenant avec lui Christiane Vulpius, sa toute jeune compagne, son fils Auguste, un enfant de 8 ans, et Geist, son domestique.

Différent du départ en solitaire pour l'Italie, onze ans plus tôt, ce nouveau départ se distingue des précédents non seulement par la présence de la femme et de l'enfant, mais par le choix de la destination. Goethe déclare sans ambages se rendre à Francfort où l'on sait qu'il n'est revenu qu'une fois en 22 ans. S'agit-il d'un voyage d'agrément et de diversion sur le modèle des voyages d'autrefois ou d'une opération de reconnaissance en vue d'un changement de vie ?

Parmi les raisons avouées de ce détour par Francfort, puisque le voyage pourrait se poursuivre jusqu'en Suisse et peut-être même jusqu'en Italie, si les circonstances le permettent (car la guerre est partout), figure l'étude d'une « grande ville » – laquelle témoigne d'une curiosité nouvelle, dans une œuvre qui jusque-là avait privilégié la « petite ville », à l'exemple de cette petite ville des bords du Rhin, dans *Hermann et Dorothee*, où le passage d'un flot de réfugiés fuyant l'avance des troupes françaises fournit l'occasion d'une rencontre entre Hermann, un jeune et robuste paysan, et Dorothee, une jeune et belle étrangère. Au centre du poème, dans la scène du poirier (chant IV), se situe un dialogue entre la mère d'Hermann et son fils. Inquiète et partie à la recherche de son fils, la mère le découvre, assis pensivement sous un poirier, au sommet d'une colline plantée de vignes. Hermann est amoureux de la belle étrangère et ne sait comment le lui dire ni comment faire pour l'épouser, car au village, la coutume veut que l'on se marie entre soi.

La mère de Goethe ne peut qu'avoir été touchée par cette scène, elle qui qualifiait de « chef-d'œuvre sans égal » ce poème qu'elle prétendait « porter avec elle comme la chatte ses petits ». Christiane Vulpius, boudée à Weimar en raison de ses origines, serait-elle mieux acceptée à Francfort ? Le pari vaut d'être tenté.

Or, d'entrée de jeu, après avoir posé pour principe que les seules conditions qui disposent à la poésie reposent sur la poésie elle-même, Goethe déclare que le poète « perd son temps », lorsqu'il se compromet avec le monde, et principalement sous la forme du voyage, dont la seule fonction pourrait être, au retour seulement, de raconter des histoires et de faire part de ses réflexions. (à Schiller, 29/7/1797.) La perspective de ce qui l'attend, à la veille de ce départ, lui donne « la chair de poule ». Il confirme son appréhension, le lendemain de son arrivée, le 9 août, sous la forme suivante : « Plus jeune, les objets que nous rencontrons nous en imposent et nous troublent davantage, parce que nous sommes hors d'état d'en juger ou d'en faire la synthèse, mais il nous est plus facile de nous en débarrasser parce que nous ne notons que ce qui se trouve sur notre chemin, et que nous ne regardons guère à droite et à gauche. Plus tard, nous connaissons mieux ces mêmes objets, et il en faut un plus grand nombre pour retenir notre attention ; et nous serions fort indisposés si nous n'avions, en pareil cas, pour nous aider, la sérénité et la méthode. »

Sérénité, méthode, hauteur de vue, le séjour à Francfort – un séjour de 16 jours seulement – sera placé sous ce signe multiple. C'est l'homme mûr qui parle, voit, observe et juge, parfois avec une incroyable sévérité.

Et d'abord, ce jugement sur Francfort où Goethe vient juste d'arriver : « J'ai été frappé de constater ce qu'est au juste le public d'une grande ville. Il vit dans la poursuite constante du gain et de la dépense, et ce que nous appelons un état d'esprit ne peut ni se créer ni se partager ». De qui Goethe veut-il parler au juste ? Lorsqu'il dit « le public », on suppose évidemment qu'il s'agit du public de théâtre. Ce que confirme la phrase suivante, lorsqu'il précise : « Les divertissements, y compris le théâtre ». Alors, selon lui, celui-ci n'a qu'un seul objet, c'est de « procurer de la distraction » ; et Goethe de mettre sous la même rubrique « journaux intimes et romans dont le succès s'explique uniquement par le fait que les uns, de façon constante, les autres très souvent, introduisent un élément de distraction dans la distraction elle-même » (à Schiller, 9/8/1799.)

On pourrait être tenté de ranger l'opposition ici suggérée entre « grande ville » et « petite ville » parmi les lieux communs qui ont cours en Allemagne, depuis Rousseau, et qui seront largement repris par le Romantisme et par Jean-Paul en particulier, et l'on ne commettrait pas là une erreur, mais on négligerait de considérer combien ce jugement est prématuré. Débarqué le matin ou l'après-midi après un voyage de 8 jours, Goethe se serait rendu au théâtre le soir même. Il aurait assisté à une représentation et il en tirerait la conclusion qu'à Francfort le théâtre aurait pour seule fonction de distraire. Ce qui suffirait à le dissuader, lui, auteur dramatique, de songer à s'y réinstaller. Si la décision de ne pas rester à Weimar n'a pas encore été prise, on peut dire qu'elle l'est à partir de maintenant. Il aura suffi d'un soir.

La même chose pour la poésie, le même jour, avec la même hâte. La question est : quelle peut être la place de la poésie dans une ville comme Francfort ? Conclusion : elle n'y a pas de place « du moins dans la mesure où il s'agit réellement de poésie ». Et Goethe d'argumenter : « La poésie réclame, exige de la concentration ; elle isole l'homme contre son gré, elle revient à la charge, et est, pour le commun des mortels (pour ne pas dire pour le grand monde), aussi importune qu'une maîtresse fidèle ». (à Schiller 9/8/1797.)

De ce jugement global, et sans appel, découlent alors les jugements particuliers sur deux poètes : Schmid et Hölderlin qui, sur l'instance de Schiller, se présenteront à Goethe dans les jours qui viennent. Dans le milieu d'où ils viennent, ils sont jugés d'avance. Schmid n'a pas laissé de nom. Il en va autrement pour Hölderlin. Commençons par le premier : « Schmid, de Friedeberg, est venu me voir ; impression ni désagréable ni particulièrement exaltante. En somme, un jeune et joli garçon, petite tête plantée sur des épaules bien proportionnées, hanches et pieds parfaits, vêtements collants à la mode d'ici, propres et décents. Les traits du visage sont fins et étroitement rapprochés, les yeux petits et noirs, les cheveux noirs, taillés courts, tout contre le crâne, à la sans-culotte » (9/8/1797). Tous les détails sont désobligeants dans ce portrait tout en extérieur, auquel s'ajoute pour conclure l'allusion au sans-culottisme qui ne l'est pas moins.

Ce démenti apporté à Schiller a des airs de camouflet. Schiller écrivait en effet à propos de Schmid : « J'ai vu, ces derniers jours, se présenter à moi un nouveau poète sur lequel on peut enfin, pour une fois, fonder les meilleurs espoirs. Il habite Friedberg, près de Francfort, et à en juger par ses manières, doit certainement vivre dans une farouche solitude et des conditions d'existence extrêmement précaires » (à Goethe, 24/7/1797).

Schiller, ici, se souvient de sa propre jeunesse et de sa pauvreté. Aussi se fait-il l'avocat de ce jeune poète : « Les quelques échantillons que je vous envoie vous montreront qu'il y a en cet homme quelque chose d'authentique et que, sous la rude carapace d'une langue mal dégrossie, on voit percer une sensibilité de bon aloi et une certaine élévation d'esprit ». Cette élévation d'esprit, cette fougue, cet élan du cœur, c'est la générosité dont, avec quelques autres (Campe, Pestalozzi, A. Cloots), la Révolution française a su les remercier en faisant d'eux des citoyens d'honneur de la Première République française.

Mais Hölderlin ? Goethe l'a rencontré très souvent à Iéna. Hölderlin habite avec son ami Sinclair une « maison très agréable dans un jardin dominant la ville », et descend régulièrement chez Schiller où il rencontre « presque toujours » Goethe. Mais celui-ci ne lui prête guère attention. Or, il a gardé de lui un souvenir suffisant pour être en mesure de le comparer à ce Schmid qui vient juste de le quitter. Un trait leur est commun : « La réserve des manières », mais aussi une différence : « L'un (Schmid) est plus grand et mieux bâti ». Goethe a beau dire qu'il enverra un portrait plus circonstancié sitôt qu'il aura vu Hölderlin, son jugement est déjà formé : « Comme j'ai eu maintes occasions au cours de ma vie, et surtout au temps jadis, de rencontrer plusieurs personnalités de cette espèce (dieser Art), et que l'expérience m'a appris comment elles tournent d'ordinaire, je terminerai sur une observation de portée générale : les hommes qui, issus du milieu commerçant (Kaufmannsstamm), viennent à la littérature et plus particulièrement à la poésie, y apportent et y gardent une tournure (en français dans le texte) qui leur appartient en propre ; il se peut qu'on observe chez quelques-uns un certain sérieux et une certaine ferveur, de la ténacité et de la persévérance, chez d'autres une réelle bonne volonté, mais tous me paraissent aussi incapables d'une véritable élévation d'esprit que d'une aptitude à conceptualiser, ce qui est pourtant ce qui compte » (à Schiller 9/9/1797).

Un peu effrayé sans doute par ce qu'il vient de dire, Goethe tente de se reprendre, élargissant son propos à d'autres individus et à d'autres classes sociales : « Il se peut assurément, écrit-il, que je sois injuste envers cette caste, car il ne manque pas d'hommes issus d'autres couches sociales qui ne tournent pas mieux » (9/8/1797).

Qu'en sera-t-il lorsqu'il sera réellement en présence d'Hölderlin ? La rencontre aura lieu le 22 août. Goethe n'est plus à Francfort que pour quelques jours. Déjà il a la nostalgie de la vallée de la Saale, la rivière qui coule à Iéna où, s'il s'y trouvait, dit-il, transporté « dès aujourd'hui, il se mettrait à l'instant, sans une minute de regret à (s)on Faust ou à quelque autre ouvrage poétique ». Hölderlin, intimidé, aura attendu le dernier moment ou bien Goethe n'aura accepté de le recevoir que le dernier jour.

Il est bon de rappeler ici qu'Hölderlin est à Francfort depuis la fin de 1795. Après l'épisode de Waltershausen, prolongé par celui d'Iéna où il avait à surveiller son élève nuit et jour*, Francfort est pour lui un séjour heureux. Il vient de nouveau d'échapper à une nomination dans un presbytère de village, et peut-être à un mariage que sa mère souhaite vivement, mais qu'il juge prématuré. Son ami Ebel, un admirateur un peu déçu de la Révolution française, mais qui continue de vivre à Paris, lui a procuré une place de précepteur dans une riche famille de Francfort, les Gontard. Hölderlin, pour la circonstance, s'est fait confectionner par un tailleur une belle garde-robe, et il est arrivé à Francfort le 25 décembre 1795. Voici donc presque 2 ans qu'il est dans cette ville. Il vit dans une grande intimité avec la femme du banquier, Suzette Gontard. Elle n'est pas seulement la mère des enfants, elle est sa muse, son inspiratrice. En juin 96, il écrit à son ami Neuffer : « Je suis dans un monde nouveau. Je croyais savoir ce qui était bon et beau, mais depuis que je le vois, tout mon savoir me fait bien rire. Cher ami, il existe un être au monde auprès de qui mon esprit pourrait s'arrêter... »

C'est donc un amoureux que Goethe a devant lui, le 22 août 1797 : « J'ai eu hier à son tour la visite de Hölderlein (ce diminutif, un peu méprisant, se veut être un autre diminutif de Hölder, ce raccourci charmant par lequel le petit Henry Gontard interpelle son maître, lorsqu'il lui écrit après son départ pour lui dire combien il le regrette). Son aspect a quelque chose d'un peu oppressé et maladif, mais il est vraiment aimable, et il est ouvert avec modestie, avec anxiété même. Il a abordé divers sujets en des termes qui trahissaient votre influence ; il a su s'approprier parfaitement un bon nombre d'idées, ce qui montre qu'il serait de même capable d'en assimiler encore d'autres ».

Un bon élève en somme, mieux encore un disciple – et l'on mesure ici la politesse indirectement adressée à Schiller –, timide certes, replié sur lui-même, mais modeste, aimable. Et ce bon élève, ce disciple, un maître comme Goethe, même s'il n'est pas son maître, se devait de lui donner quelques conseils, non pour le mettre sur la voie royale qui conduit au Parnasse, mais pour faire de lui un poète honnête, passable : « Je lui ai particulièrement conseillé de composer des poèmes courts en prenant soin de choisir pour chacun d'eux un sujet intéressant du point de vue humain ».

Le 25 août, Goethe quitte Francfort. Cette fois seul. Christiane Vulpius et l'enfant sont rentrés depuis longtemps. Ils ne sont restés que 3 jours à Francfort. On a prétexté la santé du petit Auguste.

C'est ce point que nous voudrions maintenant essayer de développer, car il marque à lui seul l'échec de la tentative de se réinstaller à Francfort.

Au départ de Weimar, trois semaines plus tôt, il y a eu évidemment le besoin de changer d'air, et peut-être de voir discrètement, à travers un essai qui ne dirait pas son nom, si la « grande ville » est susceptible d'accueillir un poète, un dramaturge dont la vie

* Voir à ce sujet : J. Laplanche, *Hölderlin ou la question du père*. P.U.F. 1961.

privée n'est pas tout à fait conforme à la bienséance bourgeoise. Après 22 ans d'absence, les conditions qui ont poussé Goethe à quitter sa ville natale ont peut-être changé. Le tonnerre de la Révolution française n'aurait-il pas quelque peu désamorcé les tensions sociales, contribué à abattre les barrières ? L'étiquette serait-elle moins rigoureuse ? La mésalliance ou le concubinage y seraient-ils moins scandaleux qu'à Weimar ? Voilà déjà longtemps que la mère de Goethe s'est montrée heureuse de ce que son fils ait trouvé une femme à sa convenance. Et même, elle écrira plus tard à Christiane à propos de ce séjour, qu'elle avait trouvé du plaisir dans sa compagnie et qu'elle souhaitait la revoir un jour chez elle. Mais Goethe aura bien senti ce qu'il y avait de risqué dans une trop étroite cohabitation, et il aura logé sa compagne et son fils à l'auberge « Zum weissen Hirsch », une belle auberge de construction récente, à proximité de la maison de sa mère.

On pourrait être tenté pour généraliser de croire que l'impossibilité de faire cohabiter dans un même espace (maison, quartier ou ville) une mère et sa belle-fille – ou celle qui en tient lieu – correspond à une loi de la nature. En ce cas, la mère de Goethe serait un exemple de mère possessive, habitée par ce que le psychanalyste Matthew Besdine a appelé le « complexe de Jocaste ». La mère de type jocastien, écrit M. Besdine*, cherche inconsciemment consolation et réconfort dans un amour qu'elle porte à son enfant ». Et l'auteur de cet article de rappeler que Goethe était le fils aîné et le préféré de sa mère, de 26 ans plus jeune que son époux. Étant le seul fils encore en vie, il prit une place toute particulière dans la vie de sa mère ». L'œuvre et la vie de Goethe montrent en effet maints exemples d'un attachement particulier à la figure maternelle. Lotte, dans *Les souffrances du jeune Werther*, entourée d'une ribambelle de petits frères et sœurs auxquels elle distribue des tartines de pain, coupées dans une miche énorme, avant de partir pour le bal en compagnie du héros malheureux de cette histoire, éveille le désir de Werther dans la mesure où, fiancée avec un « brave » garçon du nom d'Albert, elle est inaccessible ; Charlotte von Stein, l'amie de Weimar, l'aînée de Goethe, mariée et la mère de 5 enfants, Goethe ne pourra s'en défaire qu'à la faveur de cette fuite de 2 ans en Italie dont nous avons déjà parlé. Au retour, Christiane Vulpius, une jeune et jolie ouvrière en fleurs artificielles, rencontrée dans les jardins de Weimar, se présente tant par sa jeunesse que par ses origines comme le modèle opposé à toutes les femmes qui l'ont précédée. À l'exception de Lili Schönemann avec qui Goethe a été fiancé lorsqu'il avait 25 ans, mais dont il s'était séparé au moment de partir pour Weimar, parce qu'il avait le sentiment d'être pris au piège : « Sentiment, écrit M. Besdine, qui fait partie des manifestations usuelles par lesquelles les fils élevés par une mère jocastienne transfèrent à toutes les mères le sentiment d'assujettissement maternel ».

La dimension psychologique de cette affaire ne saurait pourtant nous dissimuler le fait qu'en 1797, rien n'a encore changé en Allemagne : ni dans le « petit monde » de Weimar ni dans le « grand monde » de Francfort, à 2 pas de la France. Ici et là, on retrouve les mêmes préjugés. Toute mésalliance y est une trahison. La même société de classes engendre les mêmes impossibilités, les mêmes humiliations. La seule présence d'un bourgeois, fût-il brillant et doué, dans une assemblée aristocratique, comme c'est le cas dans *Werther*, provoque un scandale. L'intrus est montré du doigt, abandonné de tous, et doit sortir pour se réfugier sur une colline où il lit dans son Homère la scène où

* *Psychanalyse du génie créateur*, paru dans *Inconscient et culture*, collection dirigée par Didier Anzieu et René Kaes, n° 4, éd. Dunod.

Ulysse reçoit l'hospitalité de son porcher. Cette scène précède celle du suicide : ce qui permet à Balzac de dire : ... « le dégoût qui met le pistolet à la main de Werther, beaucoup plus ennuyé des princes allemands que de Charlotte » (*Le cousin Pons*, chap. XVI).

Goethe a échoué dans sa tentative de retour à Francfort parce qu'il lui a été impossible d'imposer sa compagne non seulement à sa mère, mais à toute une société dont celle-ci est tributaire.

J. R.

1) Les citations de Goethe et de Schiller sont extraites de la Correspondance Goethe-Schiller : *Briefwechsel zwischen Goethe und Schiller – 1797-1798*, tome II de l'édition Reclam 1944. La traduction de cette Correspondance par Lucien Herr (que nous avons quelquefois retouchée) a été publiée par les éditions Gallimard en 1994. Vol. I, 1794-1805.

2) Le sujet « Goethe à Francfort » (naissance, enfance, adolescence) et rapports du poète avec sa ville natale, a été traité abondamment par Friedrich Bothe dans son livre *Goethe und seine Vaterstadt*, Francfort 1948.